

O FLOT ! POURQUOI PLEURER ?

A la mémoire de F.-J. O'R.

*Là-bas, dans la saussaie, il est un beau village
Qui se mire au cristal du fleuve Saint-Laurent.
Les flots bouleversés murmurent tristement
Dans un dernier soupir, en mourant sur la plage,
Un chant plaintif et lent.*

*O mon beau Saint-Laurent ! Ne calme plus ton onde
Pour le bercer, rêveur, mirer ses traits chéris !
Ne gonfle plus tes flots, aux rivages fleuris,
Pour le voir en ton sein, baigner sa tête blonde,
Ses charmes sont flétris.*

*O Flot ! ne cherche plus la voix douce et sonore,
Qui chantait le bonheur, du printemps les retours ;
Et toi pour l'écouter tu suspendais ton cours
Dormant sous les tilleuls pour l'écouter encore,
Pour l'écouter toujours.*

*Un seul jour, il parut au banquet de la vie,
Trempa sa lèvre à peine au vase du bonheur ;
Aspirant en son âme au plus sublime honneur
Il voulut s'envoler au Ciel, douce patrie,
Voler vers le Seigneur.*

*Ah ! ne le cherchez plus ! coulez, ondes plaintives !
Que vos chants, vos soupirs, montent vers l'Eternel ;
Que vos pieux accords, disent avec le ciel
Lorsqu'un nouveau printemps fleurira sur vos rives
Son bonheur immortel.*

*O Flot ! ne pleure plus.—Et vous, feuilles jaunies,
Tourbillonnez, couvrez son sépulcre gélif,
Quand le souffle vernal vous chassera, plaintif
Il ira du tombeau baiser les fleurs brumées
Croissant au pied de l'if.*

ADA.

A MON PÈRE

ANNIVERSAIRE

Mot sonore et grave qui fait vibrer l'âme de joie ou de douleur—selon le souvenir qu'il évoque...

Celui qui inspire ces lignes, hélas ! rappelle un jour bien triste et bien sombre, un jour d'inénarrable angoisse, un jour d'adieu suprême à une mère chérie !

Un an,—oui, voilà un an,—je dirais plutôt un siècle—qu'elle n'est plus, celle qui donnait tant de charme à notre existence, qui illuminait notre vie d'un rayon si ardent, d'un amour si tendre. Elle est partie quand est revenu le printemps, cruelle ironie !—C'est lui, le printemps, qui aurait dû fuir—et nous laisser maman !

Mais... au ciel on la voulait fêter... Onze petits anges, là-haut rendus bien avant elle, lui tendaient les bras en souriant, en l'appelant *Maman* et de leurs doigts mignons, en l'attendant, lui tressaient une magnifique couronne de fleurs pour sa récompense.—Dites-moi, pouvait-elle résister à tant d'attraits sublimes ?...

Aux splendeurs divines on la connaît : elle avait tant lutté, tant souffert ! et puis son âme était si belle, si richement ornée ! Pourquoi ici-bas serait-elle demeurée, n'est-ce pas ? et elle est partie !... Ah ! Qui dira jamais la douleur d'un enfant qui n'a plus sa mère ! Qui pourra jamais bien rendre l'intensité d'une pareille souffrance ! !—C'est la nuit en nos cœurs.

Mon Dieu ! Quel deuil ! ! !

Vois-tu, mère chérie, comme on pleure en te regrettant ? Non, tu ne vois pas notre chagrin constant et nos cœurs brisés—et nos âmes éperdues. Tu ne vois rien de triste, là-haut, parce que, au ciel, le bonheur est sans nuage... Ah ! qu'il fait sombre ici sans toi !—Si tu pouvais venir nous consoler de ta présence, un instant, rien qu'une minute...

Mais pourtant,—non, ne les quitte pas, les cieux ; tu les regretterais bien sûr ! Il fait triste ici, va...

Je voudrais, mère chérie, dire ta louange. Pour chanter tes vertus, que n'ai-je une lyre sublime !—Ah ! si j'étais poète, que mon luth se ferait doux et vibrant pour dire à tous, maman, ta vaillance chrétienne, ton héroïsme maternel !

Le Bon Dieu avait fait ton âme si belle et si touchante ! Si grande ! Si magnanime !

On se rappelle tes saints exemples de dévouement, de charité. Les pauvres aussi s'en souviennent et ta mémoire est vénérée !

Ah ! La mort n'a rien enlevé à notre amour pour toi. Elle en fait un culte ! elle l'idéalise ! et ton souvenir, ton image sont là, profondément gravés dans nos cœurs, inaltérables dans leur douceur infinie.

On t'aimait tant quand tu faisais notre bonheur ! on te chérissait, on t'adorait, on t'admirait ! et encore ! et toujours ! Oui toujours, mère chérie, l'on t'aime, l'on t'adore et l'on t'admire ! ! !

Pardon, lecteurs sympathiques, d'être venue assombrir une page de votre journal par des lignes si tristes.

Un an et demi plus tôt, je vous aurais dit en de joyeux accents un propos charmant, une illusion toute rose.

Mais aujourd'hui... Je pleure. Hélas.

A quoi tient le bonheur ?... on est heureuse, on chante en aimant la vie que l'on poursuit gaiement, sans regret du passé, sans souci de l'avenir—qui nous fait un sourire—quand soudain tout change !

Au détour d'une allée de bonheur, le malheur est là lui, l'impitoyable ! qui nous frôle de son aile froide et noire malgré notre jeunesse enthousiaste, nos riantes espoirs et nos rêves enchanteurs, malgré tout ! il est là qui nous enlace de son bras funeste ! et pourtant... quand on commence à vivre et que pour toujours une mère chérie nous quitte, ah ! c'est irréparable ! ! !

JANVIÈRE.

Ottawa, 1898.

LA CHANSON DU VENT

Le Vent souffle dans les bois rajeunis son rire doux qui les éveille. C'est la chanson des promesses.

Dans sa marche lente qui les ondule, il sème partout la vie, les germes producteurs et la fécondité. L'harmonieuse mélodie de sa caresse attire la Créature, l'enveloppe tout entière dans un irrésistible besoin d'activité, et de sa voix doucement captivante en sa fraîche tiédeur, il jette aux hommes un mot unique, un mot plein d'espérance : "Travaillez."

Puis, comme un rêve, il passe, car il doit faire là-bas ce qu'il a fait ici, et la Créature, secouant sa torpeur, chante son inquiétude dans le mot du Vent : "Travaillons."

Le Vent souffle dans les bois feuillus la musique de sa voix chaude. C'est la chanson tentatrice.

Insinuante et subtile, sa griserie voluptueuse pénètre les cœurs d'une ardente et généreuse passion ; son murmure enivrant leur révèle l'activité qui les étirent. Presque imperceptible, son chant berce la Créature étourdie de son exubérance propre, et l'entraîne aux débordements que lui chante sa voix toujours incitante : "Aimez-vous."

Puis, comme un rêve, il passe, car il doit faire là-bas ce qu'il a fait ici, et la Créature, grisée de la chanson qu'elle a peine à comprendre, répète, inconsciente et non lassée, la chanson du Vent : "Aimons-nous."

Le Vent souffle dans les bois jaunies un murmure de satisfaction. C'est la chanson des lassitudes.

De la Créature inassouvie dans son imprévoyance, il cherche vainement à se faire comprendre. La rage des passions réfractaires contraint son chant à plus de force, et dans les feuilles dorées pleuvant sous la fureur à peine contenue de son exhortation, il met un appel qui s'entend : "Reposez-vous."

Puis, comme un rêve, il passe, car il doit faire là-bas ce qu'il a fait ici, et la Créature brisée de l'ardeur qui s'éteint, obéit à l'appel, et le redit, vaincue : "Reposons-nous."

Le Vent souffle dans les grands bois sa chanson méchante. C'est la chanson des orages.

Il passe en tourbillons tumultueux, et la Créature surprise se recueille, bercée durement par la voix furieuse toute chargée de Pensées. Les âmes recroquevillées se tordent dans les convulsions d'un martyre douloureux, d'un enfantement pénible. Insensible toujours, il gronde en mécontent comme agité

d'un secret désir, toujours inassouvi, il jette avec fureur, dans les grands squelettes défeuillés, un ordre que les arbres redisent ainsi qu'une menace : "Pensez et Produisez."

Puis, comme un rêve, il passe, car il doit faire là-bas ce qu'il a fait ici, et la Créature obéissante, répète effrayée, la chanson du vent qui tinte encore : "Pensons et Produisons."

Le Vent souffle dans les bois rajeunis son rire doux qui les éveille. C'est la chanson des promesses.

Puis, comme un rêve, il passe, car il doit faire là-bas ce qu'il a fait ici, et la Créature, secouant sa torpeur, chante son inquiétude dans le mot du vent : "Travaillons."

GABRIEL CLO.

Extrait de la "Nouvelle Revue,"

LÉGENDES HONGROISES

LE VIEUX CORDONNIER

Après une longue promenade sur la terre, Jésus, qu'accompagnait saint Pierre, éprouva un vif appétit. La maison d'un vieux cordonnier était tout proche, les voyageurs y entrèrent et demandèrent quelque chose pour apaiser leur faim.

Le cordonnier, sans faire attendre longtemps, mit sur la table un plat où se trouvait de l'oie et du riz ; il ajouta un beau pain blanc et une cruche de vin. Il invita les voyageurs à se mettre à table ; le repas leur plut probablement, car lorsqu'ils se levèrent le plat était vide ; au moment de partir, Jésus dit au vieux cordonnier :

—Mon brave homme, tu nous as fort bien accueillis, et pour te récompenser, j'accomplirai trois de tes désirs ; demande ce qui te plaît.

Le cordonnier demanda d'abord que jamais l'oie rôtie ni le pain blanc ne manquassent sur sa table, secondement que la cruche de vin ne fût jamais vide.

Saint Pierre s'était glissé derrière lui et le tirant par la manche :

—Ton salut éternel, ton salut éternel !

Mais le cordonnier ne l'écoutait pas et formula son troisième désir : "Vive toujours."

Notre-Seigneur lui promit l'accomplissement de ses trois désirs. Le cordonnier n'avait plus besoin de travailler ; il trouvait toujours sur sa table l'oie rôtie et le pain blanc ; le vin ne manquait jamais. Mais le temps passait, l'homme valide d'autrefois était devenu un pauvre vieillard, recroquevillé, ce n'était plus qu'une ombre. La vie lui était devenue à charge, il essaya de mourir, il se pendit, il se jeta dans la citerne ; mais en vain. La mort ne voulait pas de lui.

Ne voulant plus rester sur la terre, il alla frapper à la porte du ciel et demanda à saint Pierre de le laisser entrer.

—Ce n'est pas possible, lui dit saint Pierre, je t'ai dit autrefois de demander ton salut éternel, te ne m'a pas écouté, maintenant va-t'en en enfer.

Le vieux cordonnier se dirigea vers l'enfer, demanda à Satan de le laisser entrer ; mais le diable ne voulut rien entendre, et il ferma la porte, en criant au vieillard de se sauver bien loin.

Que faire maintenant, que devenir, puisqu'on ne voulait de lui ni au paradis ni en enfer. Tout au bord de la demeure de Satan, il y avait un vieux chêne, le cordonnier y grimpa et s'assit sur une branche couverte de feuilles jaunies. Comme on était en automne, le vent soufflait, il emporta les feuilles, le cordonnier était devenu tellement petit et léger qu'il fut entraîné au fond d'un gouffre. Et ce fut ainsi qu'il pénétra enfin dans sa dernière demeure.

E. HORN.

Lauréat de l'Académie Française.

Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie, contre des heures délicieuses.—MONTESQUIEU.